

CONNAISSANCE ET LANGAGE

B. DE SPENGLER (Lausanne)

Des trois affirmations de Gorgias, seule la première se trouve vraiment réfutée par le Cogito cartésien : on doit admettre en effet que le doute pose l'existence du sujet pensant.

Par contre, la raison discursive est manifestement incapable d'éclaircir le mystère de la connaissance. Qu'y a-t-il de commun entre un arbre et sa « reproduction » dans mon esprit ? Et comment savoir que cet objet existe « réellement » en dehors de mon esprit ?

Emile Meyerson, un des penseurs les plus cartésiens et les moins mystiques de notre temps, n'a pas hésité à écrire :

« En physique également, le principe prévaut que l'on ne peut être sauvé que si l'on a la foi ; on doit, tout au moins, croire en une certaine réalité située en dehors de nous. »

Or, la foi est un acte transrationnel, une passerelle vertigineusement suspendue sur le gouffre d'altérité : altérité du sujet connaissant par rapport à l'objet connu, altérité des sujets entre eux.

La communication mentale entre les sujets est un cas particulier de la fonction cognitive. Ici, l'objet de la connaissance est un message partant du sujet émetteur et arrivant de façon mystérieuse dans le psychisme récepteur.

M. Gabriel Marcel distingue les notions de *problème* et de *mystère*. Tout problème est susceptible d'une solution. Par contre, le mystère est « inexplicable ». En ce cas il faut recourir à l'analogie.

Le mystère de la connaissance est en effet l'expression de la loi universelle qui relie l'ontologique au biologique. N'est-il pas remarquable que le terme même de *connaissance* évoque l'idée de procréation, de même que les mots *concevoir* et *concept* ? Le monde transsubjectif, tel qu'il se présente à l'esprit humain, naît de l'étreinte intime du sujet et de l'objet.

La voie « normale » de la connaissance passe par les données sensorielles. Un objet émet des radiations ou des ondes qui atteignent les nerfs

réceptifs et produisent des images, susceptibles, à leur tour, de servir de point de départ à une élaboration ultérieure aboutissant aux idées abstraites et générales.

En dehors de la connaissance « normale », il existe des modes de connaissance où les cinq sens ordinaires ne jouent aucun rôle. L'exemple le plus frappant d'une telle « métagnomie » est la connaissance anticipée de l'avenir, dont il est de bon ton de se moquer dans certains milieux, mais qui n'en existe pas moins indubitablement. Ici, la perception passe évidemment en dehors de la voie sensorielle ordinaire, puisque la chose connue n'existe qu'en « puissance ».

La télépathie, devenue déjà un objet courant d'études universitaires, est un autre exemple de perception extra-sensorielle.

Il est donc possible de distinguer deux sortes de communication mentale : connaissance immédiate (ou « parole intérieure »), d'une part, et connaissance se servant de symboles et de signes (ou *langage* proprement dit), d'autre part. Au reste, plus souvent qu'on ne pense, les deux voies de communication sont utilisées simultanément. Il suffit de penser au « magnétisme personnel » de certains orateurs enflammant leurs auditoires par des discours au contenu idéologique très médiocre ou même stupide.

Il existe un grand nombre de théories sur l'origine du langage parlé, quelques-unes portant des noms farfelus : *bow-vow* (abolement), *pooh-pooh* (exclamation émotive), *ding-dong*, etc. Elles sont toutes basées sur le postulat d'explicabilité rationnelle du phénomène du langage. Or celui-ci relève de lois générales psycho-biologiques, formulables certes, mais non « explicables ». On sait que toutes les tentatives pour réduire les phénomènes de la vie aux processus physico-chimiques ont échoué. Et pour cause : tant que l'on ferme les yeux sur l'irréductibilité des trois dimensions pascaliennes, l'inquiétude de l'esprit humain reste lancinante.

L'échelle des valeurs d'expression s'étend du langage inarticulé des animaux au sublime discours d'un Platon. Les chrétiens placent, tout au haut de cette échelle, le Logos : ce qui devrait faire réfléchir tous ceux qui gardent encore le sens du sacré, mais qui, par faiblesse ou par snobisme, n'osent pas protester contre la dégradation progressive du langage dans les arts et les lettres.

L'uniforme, le gris-sale, le rectiligne, l'aléatoire, le confus, le débraillé, le cacophonique pénètrent en usurpateurs dans le royaume de l'Harmonie et de la Lumière.

Dans le domaine du langage parlé, la corruption se manifeste par un apport immodéré et inutile de mots étrangers, par la prolifération des barbarismes et par la confusion des formes grammaticales. Qui, même parmi les professeurs de français, se soucie encore des particularités des verbes « se rappeler » et « se souvenir », « partir » et « alier » ? Qui tient encore à la capricieuse et charmante particule explétive *ne* ? Or la valeur esthétique d'une langue est inséparable de ses singularités,

de ses nuances et même de ses illogismes. L'Espéranto a beau être utile aux touristes et aux voyageurs de commerce, ce n'est qu'un robot sans âme. Imagine-t-on les violons d'automne de Verlaine traduits en Espéranto ?

Le malheur de la tour de Babel ne fut pas la diversité des langues, mais l'incapacité de les comprendre. Le miracle réparateur de la Pentecôte rendait à l'homme l'intelligence des idiomes et, avec elle, la conscience de la fraternité universelle. La transposition moderne de la Pentecôte est l'étude des langues étrangères insuffisamment poussée dans nos écoles. Il est impossible de pénétrer profondément l'esprit d'un peuple si l'on ne connaît pas, du dedans, sa littérature. Or la poésie est une incomparable initiatrice aux mystères de l'Être. Platon ne serait pas le plus grand des philosophes s'il n'était pas un très grand poète.

Et l'Évangile lui-même n'est-il pas, humainement parlant, le plus merveilleux des poèmes d'amour ?